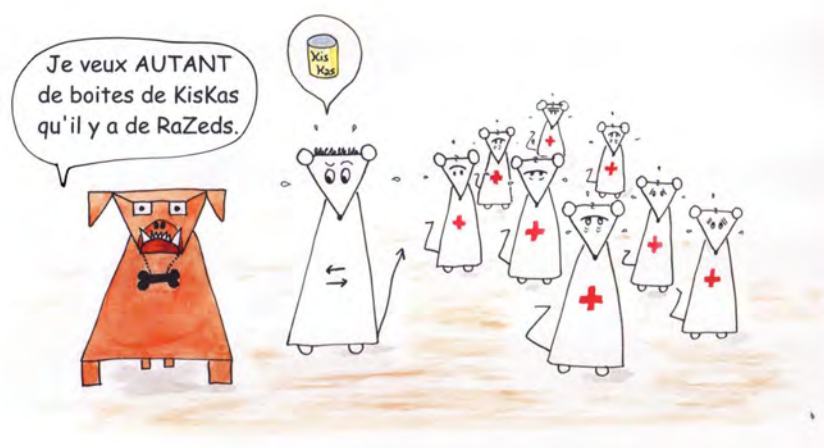


Faire sens

Florence Ehret
CP - Masevaux



Nous sommes actuellement aux prises avec un horrible et féroce chien aigri qui menace de dévorer les RaZeds, ces douces créatures qui ne songent qu'à aider les autres. Et grâce à la négociation de DialogueRa, nous voilà contraints de devoir trouver comment fournir exactement autant de boîtes de Kis-Kas que de RaZeds afin de les sauver... Dit comme cela, le décor semble pour le moins étrange, mais amené progressivement avec la fiction, tout a été intégré par les enfants qui trouvent tout naturel de venir en aide ainsi à ces personnages, en acceptant les contraintes posées : chaque NuméRa à numéro peut porter exactement le nombre d'objets que celui écrit en chiffre sur son dossard.



Pourquoi en arriver à de tels péripéties pour s'entraîner aux décompositions additives ?

En formation sur les résolutions de problèmes, ces derniers sont catégorisés selon la façon dont l'énoncé est formulé, le type de calcul pouvant le résoudre, etc. La façon dont les enfants se sentiront concernés par un énoncé est peu développée, et pourtant, dans bien des cas c'est ce qui pêche de prime abord. Face à un énoncé de problème, beaucoup d'enfants n'entrevoient pas de quoi il s'agit.

Retour en classe, séance d'APC (activités pédagogiques complémentaires) : avec un petit groupe d'enfants je reprends des petits problèmes, qui ressemblent fort à ceux que s'amuse à résoudre les NuméRas qui aiment compter le jour et la nuit. Ils ont devant eux un grand panier de petits cubes, et ont bien compris que les cubes sont utilisés pour mimer l'énoncé du problème. « Dylan a quatre chocolats... » (hop, ils attrapent chacun 4 cubes) « et Léa en a 3 de plus que Dylan » (et hop, 3 cubes de plus). « Combien de cubes a Léa ? » Jusque là, tout va bien. Mais pour habituer les enfants à varier les prénoms des protagonistes, je passe ensuite à un autre énoncé :

« - Mathéo a huit bonbons...

- Ah non, maitresse, ça ne va pas, il n'est pas là Mathéo ! » proteste énergiquement Dylan.

Et l'histoire du coup ne lui semble plus du tout abordable du fait que le personnage principal

n'est pas entre les murs. J'en discute avec eux, je leur dis que c'est important de comprendre aussi des problèmes même si ça ne les concerne pas personnellement, et même si on parle de personnes qui n'existent pas. Ils cèdent -à contre-cœur, c'est bien moins intéressant- et nous poursuivons ainsi. Ensuite, continuant à vouloir varier les éléments du décor, je propose :

« - Luna a cinq livres, Enes en a 3 de plus.

Mais on n'a pas de livres !

On pourrait en chercher dans la bibliothèque ?

Mais utilisez donc les cubes comme tout à l'heure. »

Et là, ils me regardent d'un air désolé, vraiment : pour mimer des bonbons ou des chocolats, les cubes ça peut aller, mais pour imaginer des livres, n'importe quoi !

Nous voulons que les élèves arrivent à abstraire des situations de plus en plus complexes, raisonnent, calculent et répondent clairement (par

une phrase, et n'oubliez pas l'unité !). Mais que comprennent-ils vraiment de nos histoires d'adultes ? Quel chemin va prendre l'abstraction pour faire son nid dans la logique de chacun ? Sur quelle évidence visible d'eux seuls vont-ils buter ?

Alors oui, en méthode naturelle on part de la vie des enfants et de la classe, et lorsqu'on arrive partant de là à modéliser une situation pour introduire une notion mathématique alors elle prend tout son sens. Mais cela demande une forte capacité de l'enseignant à réinvestir, utiliser à bon escient et au moment opportun ces situations pour en extraire la notion mathématique.

Et sinon, finalement, la fiction se met au service des enfants pour permettre de faire sens à des situations difficilement modélisables, afin qu'ils se saisissent de l'enjeu et raisonnent.